

Trois guinées de Virginia Woolf (1938)

Qu'est-ce que fabriquer une mémoire ?

GECe – Groupe d'Etudes Constructivistes, Benedikte Zitouni,
Réflexions en guise de préparation pour le 12 mars 2008

Il y a exactement un an qu'au GECe, dans une présentation à trois, j'avais parlé d'une mémoire pliée en chacun/e de nous et de la façon dont cette mémoire, à la fois physique et historique, permettait de fabriquer des différences. D'autre part, j'avais parlé des vies des femmes du passé qui permettaient aux femmes d'aujourd'hui de ne pas sombrer dans le désespoir. Ces vies des morts, comme les appelle Woolf, font irruption dans la deuxième guinée où elles sauvent l'écrivaine et la trésorière du double apocalypse, privé et public, qui les guette. Woolf demande alors: « *La question que nous vous posons, vies des morts, est celle-ci : comment pouvons-nous entrer dans les professions tout en demeurant des êtres humains civilisés ?* » (pp. 132-133). Et les vies des morts répondent: « *Si vous refusez d'être séparées des quatre grands maîtres des filles cultivées – la pauvreté, la chasteté, la dérision et la liberté à l'égard des loyautés idéalistes –, si vous ajoutez à ces éléments un peu de fortune, un peu de savoir, et quelques services correspondants à des loyautés authentiques, vous pourrez entrer dans la vie professionnelle sans courir les risques qui les rendent si indésirables.* » (p. 139) Pauvreté, chasteté, dérision et liberté déloyale, voilà les quatre garde-fous que j'aimerais présenter cette année-ci, à la rencontre, en sachant que j'y vois aujourd'hui un legs du passé. Ce que je ne réalisais pas encore il y a un an.

Est-ce la lecture de la thèse de Maria ? Est-ce la carte blanche des cent valeurs ? Est-ce la façon dont Marion m'a appris à reconnecter la question des valeurs au désir qui les ont fait naître ? Est-ce la façon dont Isabelle m'a fait découvrir le ralentissement comme anti-poison à la mobilisation ? Est-ce la lecture collective du texte de Charles Péguy ? Ou est-ce plutôt la lecture des romans de Woolf ? Impossible de dire où cet intérêt pour le legs est né mais une chose est certaine : les deux thèmes de l'année passée n'en forment plus qu'un. Mémoire pliée et vies des morts se rencontrent dans la question qui m'occupe ici: qu'est-ce que fabriquer une mémoire ?

Trois Guinées

La pauvreté est l'argent nécessaire à l'indépendance et à l'épanouissement du corps et de l'esprit. Et pas un sou de plus, déclare Woolf. La chasteté est mentale et veut que nous refusions de vendre notre cerveau pour l'argent seul. « *Cela signifie, ajoute Woolf, qu'il vous faudra dès lors cesser de pratiquer votre profession ou qu'il vous faudra la pratiquer dans le sens de la recherche et de l'expérimentation.* » (p. 140) Soit on expérimente, semble-t-elle dire, soit on ne fait rien du tout. Exigence forte qu'elle redouble avec celle qui consiste à résister à l'appel de l'arbre de la propriété, trait final de la chasteté. La dérision, troisième garde-fou, est cet amour pour le ridicule et l'obscur, cette relative immunité face aux louanges et à la célébrité. Et la liberté à l'égard des loyautés artificielles consiste à nous débarrasser des allégeances automatiques, celles liées à la nation, à la famille, au collège, au sexe et autres étendards sous lesquels on nous mobilise trop facilement sans qu'aucun attachement n'ait été effectivement créé ou mis à l'épreuve. Connaissiez vos loyautés, semble dire Woolf, chercher-les, tissez-les, honorez-les, et dans tous les cas « *refusez de remplir les fiches* » (p. 141).

Pauvreté, chasteté, dérision et liberté déloyale. Plutôt que d'y voir des lignes de conduite, des principes d'éthique ou des recettes de protection, j'y vois aujourd'hui un héritage. Car c'est bien de nos mères et de nos grand-mères qu'il s'agit ici, de ces vies passées que convoque Woolf pour lui venir en aide. Pouvons-nous oui ou non apprendre de nos mères ? Nous ont-elles laissé des choses précieuses à cultiver ou pensons-nous que, bien qu'elles soient aimables et qu'on les ait aimés, par habitude ou par nécessité peut-être, pensons-nous que leurs vies n'ont rien à nous apprendre ? C'est cela l'enjeu. Et Woolf le formule ainsi : « *Nous est-il possible, en effet, de nier que ces femmes furent civilisées ? À considérer les vies de nos mères et de nos grand-mères non cultivées, il nous est impossible de juger l'éducation uniquement en fonction du pouvoir qu'elle confère d'obtenir des rendez-vous, d'acquérir des honneurs, de réussir financièrement. Si nous sommes honnêtes, il nous faudra admettre que certaines de ces femmes qui ne reçurent aucune éducation payée, aucun salaire, aucun rendez-vous, furent*

cependant des êtres humains civilisés. » (p. 139) Les vertus deviennent alors précieuses car, comme la Société des Marginales, elles sont déjà à l'œuvre dans le monde des femmes où, de mère en fille, s'est transmise une partie de cette éducation civilisatrice (pp. 143-144). Une incantation s'en suit alors. Nous, filles de nos mères, filles des premières femmes qui ont eu accès aux professions, nous ne redouterons pas l'appel de l'argent car nos mères n'en ont souvent pas eu et ont, de fait, déjà résisté à cet appel. Nous résisterons plus facilement aux feux de la gloire car nous avons hérité de nos mères ce sens de la chasteté et de la dérision qu'elles ont développé dans l'ombre, à l'écart des honneurs que recevaient leurs maris, leurs pères ou leurs employeurs. Nous, filles de nos mères, n'aurons pas trop de mal à trier les loyautés déplacées dans un monde où sévit encore une discrimination envers les femmes que nous chérissons et dont nous voulons hériter. Ainsi nous guidera la mémoire de nos mères et de nos grand-mères. Ou comme le conclut Woolf : *« Les traditions de la maison familiale, cette mémoire ancestrale tapie derrière l'instant présent, sont là pour nous aider. »* (144)

S'inspirer des vies des morts n'est pas une chose facile. Woolf le fait en consultant les biographies, en récoltant les articles de presse, en glanant dans les livres d'histoire. Elle cherche les traces des vies vécues et en accepte l'ambiguïté - *« l'oracle est double »* dit-elle, *« la biographie a plusieurs facettes »* (p. 62, 138) - déclarant explicitement qu'elle lit entre les lignes (p. 136) et qu'elle ne se gênera pas non plus de faire résonner ces traces à l'image des déesses et figures mythiques (voir guinée 2, Antigone, note 39). Cela m'intéresse car ce sont là des techniques de la fabrication d'une mémoire. Mais avant cela et avant toute chose, il faut pouvoir se laisser imprégner des vies des morts, il faut oser apprendre de ces femmes qui ont mené d'autres vies que nous. Tel est le point de départ de la fabrication d'une mémoire et Woolf elle-même semble avoir pris du temps à pouvoir l'accomplir. C'est ce que j'ai compris en lisant *Orlando*. Se laisser infecter et affecter par les vies de nos mères et de nos grands-mères ne va pas de soi.

Orlando

Le roman *Orlando* a été publié en 1928 et il est donc contemporain d'*Une chambre à soi*, essai féministe qui précède celui des *Trois Guinées*. Dans ce roman, pseudo biographie drôle, nous suivons les aventures d'une androgyne immortelle, homme qui au milieu des siècles qu'il parcourt, du 16^{ème} au 20^{ème} siècle, devient une femme. Au moment de la mutation, trois sœurs donnent du répit à la biographe qui ne sait comment décrire la transformation. Ces sœurs sont la Sainte-Pureté, la Sainte-Chasteté et la Sainte-Modestie. Mais si elles donnent du répit en permettant à la biographe de mettre en scène leur bataille allégorique avec les trois trompettes de la Vérité, la Candeur et l'Honnêteté, toutes rassemblées autour du lit d'Orlando, elles sont aussi maléfiques puisqu'elles veulent cacher la mutation et la nier, puisqu'elles préfèrent qu'Orlando meure plutôt que de devenir une femme. Et lorsqu'elles perdent la bataille, elles se retirent et annoncent qu'elles retournent dans les contrées qui savent les honorer : les boudoirs et les offices, les tribunaux et les cabinets, là où, dans le noir, l'hypocrisie et la cécité, vit la tribu des hommes respectables. Ces hommes-là, disent-elles « *still worship us, and with reason ; for we have given them Wealth, Prosperity, Comfort and Ease* » (p. 86). Les trois sœurs sont donc les gardiennes de l'Empire Britannique ; autant dire que Woolf ne chérissait pas les vertus qu'elles portaient.

Si le livre n'en appelle pas aux ancêtres, ni à leurs vertus, il nous enseigne pourtant deux choses essentielles. Premièrement, Orlando nous apprend qu'une reprise des vies des autres ne peut se faire que si cette reprise tient compte du désir qui traverse ces vies. Voici le moment: Orlando est introduite aux rencontres entre femmes qui ont lieu le soir dans les cuisines et elle écrit « *many were the fine tales they told and many the amusing observations they made, for it cannot be denied that when women get together – but hist – they are always careful to see that the doors are shut and that not a word of it gets into print. All they desire is – but hist again – is that not a man's step on the stair ? All they desire, we were about to say when the gentlemen took the very words out of our mouths. Women have no desires, says this gentleman, coming into Nell's parlour ; only affectations.* »

(pp. 140-141) Et ainsi s'effondre la possibilité qu'avait Orlando d'apprendre de ces femmes et de leurs histoires, car cet apprentissage devait d'abord passer par la reconnaissance d'un désir.

Deuxièmement, Orlando, à la fin du livre, se rend compte qu'il y a un art de vivre qui cultive le présent de façon à ce qu'il ne soit pas noyé dans et par le passé mais garde un lien avec celui-ci, et de façon à ce qu'il puisse s'ouvrir aux actions à venir. « *It cannot be denied that the most successful practitioners of the art of life, often unknown people by the way, somehow contrive to synchronise the sixty or seventy different times which beat simultaneously in every normal human system so that when eleven strikes, all the rest chime in unison, and the present is neither a violent disruption nor completely forgotten in the past.* » (p. 199) Cette création du présent, explique Orlando, permet de ne pas être un mort-vivant, un être qui est déjà mort avant même de vivre, et elle permet de ne pas être un non-né, un être qui vit sans jamais naître au monde. Mais Orlando porte en elle, ou en lui, tant de vies et de siècles, qu'il lui est difficile de fabriquer ce présent. Finalement, elle y arrive en 1928. Apparaissent alors des moments de grande précision et d'unité: « *Yet, she kept, as she had not done when the clock struck ten in London, complete composure (for she was now one and entire, and presented, it may be, a larger surface to the shock of time).* » (p. 209) Trois ans plus tard, dans son prochain roman, Woolf fera de cette création du présent qui résiste et réunit les fils du passé un de ses leitmotifs.

Les vagues

Dans *Les vagues*, roman publié en 1931, nous suivons le destin de six personnages qui chacun/e parcourt des modes différents d'individuation. Jinny se construit dans l'immédiateté du présent, dans l'imagination et l'intelligence de son corps ; Susan se construit dans la scansion des saisons et sa connaissance des terres qu'elle cultive ; Neville se construit grâce à son *moi* indépendant, libre et intelligent et il méprise ceux qui restent attachés ; Rhoda, une authentique disent les autres, se construit une identité fuyante dans les coulisses, à chaque fois renouvelées, de l'anonymat ; Louis

s'enracine dans un passé millénaire qu'il imagine aller du Nil aux hommes civilisés d'aujourd'hui ; et Bernard se construit un passé qu'il pense plutôt comme une succession de gouttes d'expériences dont l'entassement ouvre l'avenir à la prochaine génération. Déjà s'annonce l'enseignement du livre. J'y ai découvert que, quoiqu'en disent les philosophes dont chacun prétend détenir le secret du mode de devenir, il y a des façons très différentes de se construire une identité et une destinée. Aucune d'elles ne peut prétendre, dans l'absolu, être la meilleure et, en plus, la fabrication d'une mémoire n'est qu'une des façons de faire et de devenir. Tout dépendra des nécessités auxquelles doit répondre le devenir. Tout dépendra du protagoniste.

Tant Louis que Bernard se fabriquent une mémoire, et tous deux le font pour pouvoir tenir dans la vie, mais l'un cherche à s'asseoir dans une histoire qui a nié ces ancêtres et l'autre, déjà bien assis, cherche à conjurer la menace du désespoir et de la mort. La mémoire de Louis est millénaire, vaste et majestueuse, elle est une caricature de l'histoire des civilisations qui enfonce les racines des *gentlemen* dans un passé mythique du Nil et des pharaons. Et pourtant Woolf ne la méprise pas car cette mémoire est nécessaire à Louis qui n'est pas né dans le monde des *gentlemen*. Louis est nu, dit Woolf, il est sans filiation glorieuse, souvent décalé et objet de moquerie parce qu'il n'a pas intégré les subtilités et codes du milieu dans lequel il a été introduit par l'éducation et par les collègues. Tout au plus, Woolf regrette-t-elle qu'à force de s'insérer dans un passé si vaste, Louis en perde son accent. Quant à Bernard, sa mémoire est plus souterraine et expérimentale, faite de captages de faits-divers et des connexions aux vies des autres. Sans aucun doute, cette mémoire-là intéresse énormément Woolf car elle y consacre de nombreuses pages et en fait le point culminant et la conclusion de son livre.

Selon Bernard, nous sommes tous des créateurs de temps. « *What is to come, is in it.* » dit-il en parlant d'une rencontre à six. L'avenir est pris dans le moment présent qui le verra naître et s'ajoute aux autres présents qui l'ont précédé. « *That is the last drop and the brightest that we let fall like some supernal quicksilver into the swelling and splendid moment created by us (...)* We have proved, sitting eating, sitting talking, that we can add to the

treasury of moments. We are not slaves bound to suffer incessantly unrecorded petty blows on our bent backs. We are not sheep either, following a master. We are creators. We too have made something that will join the innumerable congregations of past time. » (p. 110) Quelques chapitres plus tard, vers la fin du livre, Bernard revient sur ces assemblages de temps. Mais cette fois-ci il pose la question de l'héritage : comment faire passer sa vie aux autres, comment la leur donner et dire « *take it, this is my life* » (p. 183). Il lui faudra raconter cette vie. Il tracera une autoroute là où il n'y a eu que des embranchements et des chuchotements, là où rodent les fantômes de ce que la vie n'est pas devenu. « *Thus when I come to shape here at this table between my hands the story of my life and set it before you as a complete thing, I have to recall things gone far, gone deep, sunk into this life or that and become part of it; dreams too, things surrounding me, and the inmates, those old half-articulate ghosts who keep up their hauntings by day and night; who turn over in their sleep, who utter their confused cries, who put out their phantom fingers and clutch at me as I try to escape - shadows of people one might have been; unborn selves.* » (p. 222)

Mais pourquoi alors risquer cet exercice ingrat ? Pourquoi vouloir raconter cette vie ? Bernard répond d'abord : parce que nous sommes des héritiers et des passeurs. « *We are continuers, we are inheritors, I said, thinking of my sons and daughters ; and the feeling is so grandiose as to be absurd* » (p. 199). Telle est la première raison qui le pousse à vouloir raconter cette vie. Ce n'est pas tant l'âge qui est en jeu que le passage du temps, la goutte qui tombe et qui seule est capable de modifier l'arrangement. « *Time has given the arrangement another shake* » (p. 209). Mais il s'agit aussi de la recherche après-coup d'une destinée – voici cette vie – destinée qui elle aussi est capable de modifier l'assemblage pour l'avenir. Telle est donc la deuxième raison qui pousse Bernard à raconter cette vie. Et cela lui permet de ressortir dans les rues et de, malgré son âge, encore défier l'ennemi. Encore et encore, comme les vagues. « *Death is the ennemy*, dit-il dans les dernières phrases du livre, *It is death against whom I ride. (...) Against you I will fling myself, unvanquished and unyielding, O Death !* » (p. 229)

Fabriquer une mémoire

En guise de conclusion, j'aimerais énumérer les quelques enseignements que nous offre Woolf à propos de la mémoire et de la fabrication de celle-ci. Avant toute chose, semble-t-elle dire, il faut savoir si nous voulons construire une mémoire ou s'il y a d'autres façons de devenir que nous lui préférons. Dit autrement, à quel besoin répond cette mémoire ? Telle est la question de départ. Puis, avant de pouvoir fabriquer une mémoire, il faut apprendre à se laisser infecter et affecter par ces vies passées, il faut oser se laisser guider par les traces des vies passées. Ce qui est difficile tant qu'on triomphe sur les morts. Ensuite, et cela découle de ce qui précède, il nous faut reconnaître que nos ancêtres avaient un désir, qu'ils avaient une aspiration, sans que pour autant nous puissions en déterminer le contenu. Alors seulement pouvons-nous aller à la recherche des traces des vies passées et utiliser toutes les techniques que Woolf met à notre disposition : la recherche biographique, médiatique et historique ; l'exploitation des ambiguïtés des traces ; la célébration mythique et dramatique des traces ; et finalement la densification des traces par l'ajout des fantômes de ce que les vies n'ont pas été. En fin de course, ou peut-être tout au long du processus, il nous faudrait cultiver cet art de vivre qui consiste à créer un présent qui tient au passé et ouvre à l'avenir. Là se trouve pour moi l'enseignement le plus précieux que m'a donnée la lecture combinée de *Orlando* et *Les vagues*, cette façon qu'a Woolf de dire que la difficulté réside dans la création d'un *présent* et que la fabrication d'une mémoire est contrainte par cette création. Toute la question de la composition et de la recomposition de ce monde semble résider là, dans la façon dont nous serons capables de cultiver notre présent.

Bibliographie

Virginia Woolf, *Trois Guinées*, Paris: éditions 10/18, 2002.

Virginia Woolf, *Orlando*, London : Vintage, Vintage Classics, 2004.

Virginia Woolf, *The Waves*, London: Penguin, Penguin Classics, 2000.